

Maman me parle à chaque instant contre vous, mais à votre nom seul il se fait dans mon cœur un tapage qui m'empêche d'entendre. Elle me dit que vous m'avez abandonnée : vous devinez que je n'en crois rien. Moi, depuis que je ne vous ai plus, je suis toute hébétée et toute languissante. Imaginez-vous que par moments je crois que je ne suis pas votre femme, et que cette belle cérémonie de l'église, et ce bal où nous étions si heureux, sont un rêve qui a trop tôt fini. Vous n'imaginez jamais combien vous me manquez. Quand je sors avec maman, je vous cherche dans les rues : tout ce que j'ai vu à Paris jusqu'à présent, c'est que vous n'y êtes pas. Est-il possible que je pense tant à vous et que vous m'avez oublié ? Peut-être m'en voulez-vous de vous avoir quitté si brusquement et sans vous dire adieu. Si vous saviez ! Ce n'est pas moi qui suis partie ; c'est maman qui m'a enlevée. Je croyais que vous alliez nous rattrapper avec la vieille chaise de poste et les bagages ; maman me l'avait assuré, Pierre aussi, Julie aussi. J'ai bien pleuré, allez, quand j'ai su qu'on m'avait fait un si méchant mensonge. Depuis ce temps là, je pleurerais toute la journée, si je ne me retenais ; mais je rentre mes larmes, d'abord pour ne pas être grondée, et puis pour que vous ne me trouviez pas avec des yeux rouges. Il ne faut point vous fâcher si je ne vous ai pas écrit plus tôt : vous nous aviez fait dire que vous arriviez, et lorsqu'on attend quelqu'un, on ne lui écrit pas. Maintenant je vous écrirai jusqu'à ce que je vous aie vu : il faut que je n'aie pas beaucoup d'amour-propre, car j'écris comme un petit chat, et je ne sais guère aligner mes phrases. C'est que je n'avais jamais écrit à personne, n'ayant ni oncles, ni tantes, ni amies de pension. J'espère que vous ne me laisserez pas me ruiner en frais de style et que vous partirez à ma première réquisition : venez, laissez la forge : il n'y a plus d'affaires au monde tant que nous sommes séparés : je vous réconcilierai avec maman, à la condition qu'elle ne vous demandera rien de désagréable. Si le séjour de Paris vous déplaît autant qu'à moi, soyez tranquille, nous n'y resterons pas longtemps. Mais si vous n'arrivez pas, que voulez-vous que je devienne ? Il me serait assez facile de me sauver de l'hôtel un jour que maman serait sortie sans moi ; mais je ne peux pourtant pas courir les grands chemins toute seule ! Cependant, si vous l'exigiez, j'y partirais ; je me mettrais sous la protection de Jacquet. Mais quelque chose me dit que vous ne vous ferez ni prier ni attendre, pensez seulement à deux petites mains rouges qui sont tendues vers vous !

Madame Benoit entra tandis que Jacquet portait cette lettre à la poste.

"Tu ne t'es pas ennuyée toute seule ? demanda la mère à sa fille.

— Non, maman," répondit la marquise.

IV

Les trois jours suivants furent des jours d'attente. Lucile attendait Gaston comme s'il pouvait déjà avoir reçu sa lettre ; madame Benoit espérait que ses nobles débiteurs lui rendraient ses visites. La mère et la fille restèrent donc à la maison, mais non pas ensemble. L'une était assise devant une fenêtre du salon, les yeux braqués sur la porte cochère : l'autre se promenait sous les marronniers du jardin, les yeux tournés vers l'avenir. Madame Benoit comptait sur son luxe pour se faire des amis : elle se promettait de montrer les beaux appartements du rez-de-chaussée : "Nous aurons du malheur, pensait-elle, si personne ne nous offre, en attendant, une tasse de thé : on offre volontiers à qui peut rendre." Le salon, tendu de fleurs éblouissantes, avait un air de fête ; la maîtresse était en toilette du matin au soir, comme les officiers russes qui ne dépouillent jamais l'uniforme. En attendant que la maison fût montée, Jacquet, transformé par une livrée neuve, faisait, sous le vestibule, son apprentissage du métier de laquais.

Les cœurs sensibles seront peinés d'apprendre que toute cette dépense fut en pure perte : aucun débiteur ne se présenta chez madame Benoit. Quo voulez-vous ? le pli était pris. Ces

messieurs et ces dames s'étaient fait une habitude de ne la payer ni en argent ni en politesse, et de ne lui rendre rien, pas même ses visites.

Elle méditait tristement, derrière un rideau, sur l'ingratitude des hommes, lorsqu'un coupé lancé au grand trot fit crier harmonieusement le sable de la cour. La jolie veuve sentit son cœur bondir : c'était la première fois qu'une autre voiture que la sienne venait tracer deux ornières devant sa porte. La voiture s'arrêta ; un homme encore jeune en descendit. Ce n'était pas un débiteur ; c'était cent fois mieux ; le comte de Preux en personne ! Il disparut sous le vestibule ; et Mme Benoit, avec la promptitude de la foudre, passa la revue de son salon, jeta un suprême coup d'œil à sa toilette, et prépara les premières paroles qu'elle aurait à dire : elle avait pourtant assez d'esprit pour s'en remettre au hasard de l'improvisation. Le comte tarda quelque peu : elle avait pourtant assez d'esprit pour s'en remettre au hasard de l'improvisation. Le comte tarda quelque peu : elle maudit Jacquet, qui le retenait sans doute dans l'antichambre. Pourquoi la porte ne s'ouvrait-elle pas ? Elle aurait couru au-devant de son noble visiteur, si elle n'eût craint de se nuire par un excès d'empressement. Enfin la portière se souleva ; un homme parut ; c'était Jacquet.

"Faites entrer ! dit la veuve haletante.

— Qui ça madame ? répondit Jacquet, de cette voix traînardo qui distingue les paysans lorrains.

— Le comte !

— Ah ! c'est un comte ? Eh bien, le voilà dans la cour."

Mme Benoit courut à la fenêtre et vit M. de Preux regagner sa voiture sans retourner la tête, et donner un ordre au cocher.

"Cours après lui, dit-elle à Jacquet. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Madame, c'est un homme très-bien, pas fier du tout. Il vient probablement de la campagne, car il croyait que M. le marquis était ici. Moi, j'ai dit qu'il n'y était pas ; voilà.

— Intécile, tu n'as pas dit que madame y était ?

— Si fait, madame, je l'ai dit ; mais il n'a pas eu l'air d'en tendre.

— Il fallait le répéter !

— Et le temps ? il s'est mis tout de suite à me demander quand monsieur reviendrait. Faut croire que son idée était de parler à monsieur.

— Qu'as-tu répondu ?

— Ma foi ! qu'on ne savait pas trop sur quel pied danser avec monsieur ; qu'il n'avait pas l'air de vouloir revenir ; et alors, comme il n'était pas fier du tout et qu'il avait l'air de se plaire avec moi, je lui ai raconté la bonne farce que madame et mademoiselle ont faite à monsieur.

— Misérable, je te chasse ! va-t'en ! Combien te doit-on !

— Je ne sais, madame.

— Combien gagnes-tu par mois ?

— Neuf francs, madame. Ne me chassez point ! Je n'ai rien fait ! Je ne le ferai plus !" Et des larmes.

"Combien y a-t-il de temps qu'on ne t'a payé ?

— Deux mois, madame. Qu'est-ce que vous voulez que je devienne si vous me chassez ?

— Arrive ici, voici tes dix-huit francs. En voilà vingt autres que je te donne pour que tu aies le temps de chercher une place. Va !"

Jacquet prit l'argent, regarda si son compte y était, et tomba à genoux en criant !

"Grâce, madame ! Je ne suis pas méchant ! Je n'ai jamais fait de mal à personne !

— Maître Jacquet, sachez que la bêtise est le pire de tous les vices.

— Pourquoi ça madame ? hurla Jacquet.

— Parce que c'est le seul dont on ne se corrige jamais."

Elle le poussa dehors et vint se jeter sur une causeuse. Jacquet sortit de l'hôtel, emportant, comme le philosophe Bias, toute sa fortune avec lui. Si quelqu'un l'avait suivi, on l'aurait entendu murmurer d'une voix désolée : "Soixante-deux et huit font septante ; et dix, quatre-vingts ; et vingt, cent. Mais j'ai tué la poule : je n'aurai plus d'œufs !"